

Nous voilà cette fois au 3<sup>e</sup> étage de la rue Buffon, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. Est-ce un hasard, un clin d'œil des dieux ? Nos fenêtres font exactement face à celles de la galerie de paléontologie du Musée des Sciences naturelles, où les squelettes animaliers alignés les uns derrière les autres semblent prendre leur aise pour se livrer sans réticence à notre regard. La page du « Short Stay Group » – oui, à Paris l'anglais peut se parler aux touristes – le précise : nous logeons dans une « Résidence Museum view ». On se croirait dans une aventure avec Adèle Blanc-Sec, de la bande dessinée de Tardi, *Adèle et la bête*. La rue Buffon marque exactement la limite sud du Jardin des Plantes, à proximité de la gare d'Austerlitz (elle-même à deux pas de la Seine). À l'autre extrémité, on aperçoit la Mosquée de Paris, dont le minaret passe la tête au-dessus des toits avoisinants.

C'est dans l'obscurité du premier soir que nous avons traversé le parc du Jardin des Plantes pour assister, dans le grand amphithéâtre, à la conférence du paléontologue Marc Godinot sur « La fureur de d'Archiac contre Darwin » qui s'est offusqué de l'ouvrage *Origine des espèces* de Darwin.

Le vendredi deux décembre, en fin d'après-midi, nous avons rendu visite à Madeleine Virlogeux, rue Belliard, dans le 18<sup>e</sup>. Cette amie de toujours puisque nous nous sommes rencontrés, enfants, en 1940 lorsque notre groupe de réfugiés belges nous a conduits à Vichy, puis, à 10 km de là, au village de Creuzier-le-Vieux, où ses parents étaient instituteur et institutrice. Madeleine n'a toujours pas abandonné son piano puisqu'à notre arrivée, elle téléphonait à son ancien ami violoniste, partenaire de plusieurs concerts, pour une nouvelle répétition.

Elle nous attendait avec une belle table et s'est amusée à nous faire passer de sa chambre au salon par la terrasse – par son jardin –, pour allonger le circuit dans son petit appartement, mais aussi pour nous montrer le paysage de Paris du 6<sup>e</sup> étage ouvert sur les toitures et les belles fleurs de son balcon, des géraniums de décembre, au rouge violent.

Évoquant notre enfance dans cette zone encore libre de la France, Madeleine m'a rappelé que je construisais des meubles pour ses poupées dans nos jeux à Creuzier-le-Vieux. Lorsque je l'ai quittée à l'époque, après trois mois, pour rentrer en Belgique avec mes grands-parents au mois de septembre, le retour au pays était organisé en accord avec les Allemands à partir de la frontière d'occupation qui passait à Moulins. Madeleine nous a appris que je ne reconnaitrais plus Creuzier désormais englobé dans la banlieue de Vichy, ce village où le temps que nous y avons passé ensemble nous semble beaucoup plus long que ce qu'il fut.

Le lendemain, nous sommes allés à la fondation Vuitton pour la collection Chtchoukine, le passeur le plus fort des courants artistiques occidentaux, en Russie. Cette exposition réunit à Paris des œuvres qu'on n'avait jamais pu voir ensemble. Ce musée qui est un nouveau lieu de découverte de la création artistique déploie

une gigantesque construction de voiles multicolores en plein air – une intervention de Daniel Buren sur le bâtiment de l'architecte américain Frank Gehry – sur laquelle on peut déambuler de passerelle en passerelle.

C'est en matinée que nous avons assisté, aux Bouffes du Nord, au spectacle de Peter Brook, *The Valley of Astonishment*. Un voyage dans la vie secrète des êtres humains, en langue anglaise, mais surtitré en français. Nous sommes rentrés par le quartier hindou où les étals éclairés regorgeaient de lychees roses et blonds, annonçant les fêtes de fin d'année.

Pour arriver à l'Hôtel de Soubise, nous avons parcouru toute la rue du Temple, à pied, en passant par le Carreau du Temple, le marché du Temple, sur l'ancien site des Templiers. Et c'est en longeant les vitrines qu'un petit atelier de bijouterie m'a remémoré l'œuvre de Malraux ressuscitant en 1962 le Marais, pour le restaurer en délogeant les ateliers qui l'avaient investi.

Les Archives nationales occupant l'Hôtel de Soubise montraient l'exposition choc « Les présumées coupables » du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Le propos de l'exposition est de dénoncer l'injustice du parti pris contre la femme à travers 330 procès verbaux d'interrogatoires. Le sujet du crime au féminin est traité par un choix d'archétypes tels que la sorcière, l'empoisonneuse, l'infanticide, la pétroleuse et la traîtresse (généralement tondue en public et soumise à la torture).

Le temps sur Paris est estival mais nous avons eu le meilleur, il changera après notre retour : les particules fines déchaînées du pic de pollution font fuir la capitale parce qu'on sait aujourd'hui qu'elles tuent davantage que les guerres.

Avant de rejoindre la gare du Nord et les contrôles de sécurité désagréables qu'on y impose depuis les attentats, c'est Buffon que nous allons encore saluer en grimant à sa Gloriette, en attente de restauration, au milieu du Jardin des plantes.

*José Dosogne*  
15/01/2017